

## LE MIROIR DE LA DISETTE

C'était un miroir dans lequel il ne fallait jamais se mirer, sinon pss ! toutes les bonnes choses fuyaient, disparaissaient, se volatilisaient. Et pour tenter la chose il fallait être Araignée, brave, audacieuse, intrépide comme Araignée ; curieuse mais bête comme Araignée. Et ce fut encore Kacou Ananzè qui brava le sort. Et cela, après qu'il eut connu les éblouissements, les idées noires, les cortèges de cauchemars que la faim toujours traîne après elle. Cela, après que son ventre plein comme une outre et résonnant tel un tam-tam bien chauffé, lui eut permis de goûter l'éternel refrain de la vie, de contempler le rose boudeur d'un soleil fatigué de tout le temps courir après une lune insaisissable ; de se pâmer d'aise parce que la brise du soir lui chatouillait la plante des pieds. Ce soir-là, elle lui chatouillait tellement la plante des pieds, que..., lui entra tellement dans le cou, dans les oreilles que..., la brise se fit séduisante, ensorceleusc à tel point qu'il se dit : « Pourquoi ne pas me mirer dans le miroir ? »

Ah ! Je vous entends vous écrier : « Faut-il

donc être un parfait idiot pour en arriver là ! » Pardon ! Et nous autres, nous autres qui tout le temps analysons notre bonheur, démontons nos jouets pour en voir le mécanisme, ne sommes-nous pas logés à la même enseigne, en fait de curiosité ? Et puis sachez et comprenez une fois pour toutes qu'on n'est pas un idiot lorsqu'on se nomme Kacou Ananzè. S'il se permet certaines audaces, c'est qu'il a toujours dans la tête, plus d'un tour et sur la langue des phrases prêtes à le sortir d'embarras. Ah ! non, l'on ne prend pas comme cela Kacou Ananzè ! Les anciens, pour l'avoir, se mettaient par dix, par vingt, par cent... mais toujours, il sortait vainqueur des craquenards les plus réussis. Car lorsqu'ils croyaient lui tenir le bras, ils n'avaient qu'une jambe, et lorsqu'ils étaient convaincus le tenir par le tronc, entre leurs mains, il n'était qu'un tronc d'arbre.

Il aime les situations difficiles, les obstacles qui accroissent ses facultés, décuplent son intelligence, fouettent son ingéniosité, Kacou Ananzè !

La famine donc était au village. Les pluies, trois années successives, avaient manqué au rendez-vous. Plus un seul nuage noir ne s'égarait dans le ciel. Les nuages, affamés, mouraient-ils en route ? Le soleil, de colère, grillait tout, et le vent pour lui faire la cour, ne cessait de charrier du sable. Les herbes ne poussaient plus. La terre sèche, chaque jour se fendillait, se craquelait davantage. Non content d'incendier des forêts, le soleil flambait des cases. Les arbres dénudés, faisaient pitié à voir. Ils ressemblaient à une femme dont on aurait rasé la chevelure, enlevé les parures. Les branches, les rameaux, les

ramilles, on les aurait pris pour des racines, des radicelles cherchant à puiser dans l'air surchauffé une sève qu'elles ne trouvaient plus dans un sol sans eau. La détresse était générale. On ne pouvait accuser tel ou tel d'en être la cause, puisque tout le monde cette fois souffrait de la famine. Au début, on avait essayé de chercher noise au Singe parce qu'il disait être le roi des rois. Et pour expliquer sa prétention, il allait, racontant à tout venant : « Les rois s'asseyent sur un siège fait du tronc de l'arbre sur lequel, moi, je grimpe pour faire mes besoins. Qui donc est le roi ? »

L'homme, pour se venger du Singe qui parlait de lui sans le nommer, allait racontant à tout un chacun :

« Le Singe, le Singe, c'est lui qui nous apporte tous ces malheurs. A force de tout le temps monter sur les arbres pour faire ses besoins, voilà ce qu'il nous a attiré. »

Mais allez donc chercher noise au Singe par un temps pareil où, lui Singe, sautillant sur les branches, disait implorer Dieu ! L'homme donc n'eut aucune audience. Et pour une fois encore, les animaux se gaussèrent de lui.

La famine chaque jour, devenait plus atroce. Les féticheurs, malgré toutes leurs cérémonies compliquées, n'étaient point parvenus à attirer sur le pays, le moindre nuage. Pas même un fantôme de brume. La famine donnait la main à la mort. Elle lui donnait les deux mains, tant les êtres mouraient, mouraient.

N'échappant pas au sort commun, Kacou Ananzè sentait lui aussi les affres de la faim : crampes à l'estomac, vertiges, douleurs dans les articulations, bourdonnements d'oreilles, troubles

nuage ou Kacou Ananzè

F...  
M...

de la vision, et faiblesse générale. Il se demandait chaque soir, s'il allait, le lendemain, pouvoir se lever.

Pour tenir, il se fit pêcheur. Il pêchait tout le temps. Ananzè avait acquis dans l'art de pêcher, une habileté incontestable. Il jetait sa ligne et ramenait quelque coquillage. Mais comme pour jouer, un de ces mille habitants de l'eau mordillait à l'hameçon, entraînait le flotteur au fond pour le laisser remonter au moment précis où notre pêcheur s'apprêtait à tirer dessus pour enlever la proie. Ah ! les bandits, les bandits qui refusaient de se laisser prendre. Mais il ne se fâchait point. A quoi cela aurait-il servi ? Il était devenu patient. Le temps du reste commandait la patience.

Kacou Ananzè pêchait. Souvent, il passait la nuit sur la berge chaude, purgée des moustiques. L'eau en se retirant chaque jour davantage dans son lit, laissait partout du sable blanc, qui sous la lune semblait un immense linceul. L'eau se tassait dans son lit pour lutter contre la sécheresse, contre le soleil qui chauffait tout. Oh ! c'en était fini de ces cascades, de ces remous, de ces tourbillons, de ces chutes d'eau couronnées d'écumes ! L'eau repoussait loin sur ses bords les arbres, naguère luxuriants qui se penchaient sur l'onde miroitante, pour à loisir contempler leurs colliers de lianes, leurs chevelures frisées, leurs joyaux de fruits. Des roseaux et des palétuviers n'en parlons pas. Tous avaient disparu : morts, calcinés. Ayant divorcé d'avec la forêt, les eaux tristement coulaient sans chanson, sans le moindre murmure, ce murmure pareil à celui qu'on entendait aux pieds des arbres lorsque l'eau était encore l'amie de la forêt.

L'eau des lagunes, des fleuves, toutes ces eaux blanches, noires, bleues qui promenaient des lentilles d'eau et des nénuphars, des touffes de roseaux tournant sur eux-mêmes, s'accrochant ici un moment comme pour donner des nouvelles, repartant tout à coup comme pressés d'être au terme de leur voyage, toutes ces eaux avec leurs flottilles et brindilles ramassées çà et là, ces eaux pour survivre, luttèrent péniblement contre le soleil assoiffé, chauffé à blanc. Et elles somnolaient, coulaient à peine. Il fallait les voir, ces eaux dont le niveau baissait chaque jour ! Avaient-elles faim, elles aussi ?

Kacou Ananzè pêchait. Il pêchait obstinément au bord des filets d'eau. Les grands fleuves qui effrayaient les hommes et par l'étendue, et par la profondeur, les fleuves aux cours tumultueux, mangeant les hommes et les animaux domestiques, tous ces fleuves à force de battre en retraite, de se ramasser sur eux-mêmes pour résister, étaient devenus des filets, des flaques. Parfois, une hirondelle égarée dans ce pays torride buvait de cette eau. Brûlée jusqu'aux entrailles, elle se relevait avec des cris de désespoir, piquait vers le ciel comme pour aller dire à Dieu : « Les êtres meurent, les êtres meurent ! Il faut les sauver ! »

En effet la terre se dépeuplait. Les êtres se promenaient avec des ventres plats, si plats qu'on se demandait s'ils contenaient encore des boyaux.

Kacou Ananzè pêchait. Depuis une semaine le flotteur ne bougeait plus. Il ne clignait même pas de l'œil, comme on dit chez nous, pour dire à Ananzè : « Regarde ! Attention ! une proie est au bout de la ligne. » Le flotteur était muet.

Ananzè  
le pêcheur

— Ah, j'y suis ! Je n'étais pas assis à ma place habituelle.

Il s'asseyait à sa place habituelle. Le flotteur ne bougeait toujours pas.

— Tiens ! Je n'avais pas cette pose. Mais comment étais-je assis ?

— J'avais les pieds écartés comme cela, la tête à droite, et le sac à gauche.

Il prenait cette pose-là, mais le flotteur ne bougeait toujours pas.

— Comme je suis bête ! Ma ligne, je ne la tenais pas de cette façon ! Voilà... c'est comme cela que je la tenais lorsque je prenais des coquillages.

Il tenait comme cela sa ligne. Et le flotteur ne bougeait toujours pas.

— Quel sort m'a-t-on jeté ? Vais-je, moi aussi, mourir de faim ? Moi, Kacou Ananzè ? Mourir de faim ? Jamais ! La Mort m'a-t-elle bien regardé ? La faim m'a-t-elle bien pesé ? Et il rejetait la ligne. Et le flotteur ne bougeait toujours pas. Maintenant Kacou Ananzè avait des éblouissements, des mirages, entendait des voix. Il bavardait tout seul, pour ensuite imposer silence comme si c'était d'autres gens qui bavardaient...

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Je vous le demande. Est-ce vrai ? Le flotteur ! le flotteur ! Regardez-le ! Il bouge ! Il plonge ! vous le voyez ?

Kacou Ananzè les yeux écarquillés, regardait le flotteur, le flotteur qui bougeait en faisant de petites ondes autour de lui.

— Faut-il tirer ? Comment tirer pour amener quelque coquillage ?

Le flotteur a disparu dans l'eau. Notre

pêcheur se lève, pose une jambe ici, une jambe là, comme ça, retient son souffle, ferme les yeux, penche le corps, et « fihô ! » ramène sa ligne au bout de laquelle se balance un Silure, aussi gros que le petit doigt d'un nouveau-né. Il se précipite dessus, le prend des deux mains, danse, Kacou Ananzè. Mais voilà que le petit Silure, gros comme le petit doigt d'un nouveau-né, lui murmure, tout tremblant :

— Epargne-moi, papa Ananzè.

— Que dis-tu ?

— Laisse-moi dans l'eau et tu seras heureux.

— Je connais la chanson. Je la dis souvent à certains individus, mes dupes.

— Crois-moi, tu seras heureux.

— Assez de balivernes. Je ne serai heureux que lorsque je te sentirai dans mon ventre.

— Ecoute-moi.

— Parle.

— Il faut monter sur le fromager qui est là, sur la douzième branche.

— La plus flexible ?

— Celle-là même. Laisse-toi tomber de là, et tu auras tout ce que tu désires.

— Tu n'es pas du tout bête, petit Silure, gros comme le petit doigt d'un nouveau-né. Par exemple ! C'est à moi que tu dis cela, à moi, le maître des ruses ? Ce que la Mort n'a pu faire, tu le veux réussir ? Jamais ! Monter sur le fromager, me laisser tomber, me rompre le cou sur les conseils d'un bambin comme toi ! Mais dans cette histoire, à quoi réduis-tu l'apanage de l'âge, le rôle de l'intelligence, et le privilège de l'expérience ?

— Crois-moi.

La voix était si suppliante, le timbre si franc, que Kacou Ananzè tenta l'aventure. En deux bonds, il fut au pied du fromager, il y grimpa. On eût dit que des milliers de bras le poussaient, l'attiraient vers la douzième branche. Et le tronc malgré les épines énormes lui semblait lisse, moelleux. Le petit Silure, sur la berge blanche de lumière, lui faisait signe. Et il n'était plus petit, mais gros, gros.

Ananzè ferme les yeux et « floup », saute, mais de façon à ne pas venir la tête la première. Un cou rompu, c'est la mort ; un membre qui se fracture, c'est encore la vie. A peine avait-il abandonné la douzième branche jouant à la nacelle balancée par la houle qu'il se vit soudain dans la ville la plus opulente et la plus merveilleuse du monde, le centre le plus actif du globe. Des hommes allaient, venaient, achetaient, échangeaient, négociaient, brocantaient, spéculaient, transportaient, évacuaient, livraient, sans que l'âpreté des débats, des discussions, exclût la courtoisie qui était la première règle dans ce pays féerique. Et partout des palais et des lumières de toutes les couleurs qui donnaient à cette ville, la nuit comme le jour, un aspect véritablement magique. Sous ses yeux, ce n'étaient que décors changeants. Quant à l'abondance, inutile d'en parler. Rien qu'à l'aspect jovial, luisant, des habitants, on savait dans quel eldorado l'on était. Chacun d'eux était la santé en personne. Une ville prodigieuse tant par l'étendue et l'activité, que par la densité de la population. Kacou Ananzè, étonné, murmurait :

« Il ne m'a pas trompé, le petit Silure ! »

Il était tombé dans un champ où il poussait de

tout. Et il mangeait, mangeait. Et il engraisait. Il avait des joues comme ça ! avec des plis, des bourrelets de graisse un peu partout. Il avait dans cette abondance, perdu la notion du temps.

Un jour, surpris dans sa retraite, il fut conduit chez la Reine de cette cité prodigieuse. Kacou Ananzè se comporta tellement bien qu'il devint le Premier ministre du royaume.

La Reine cependant lui avait dit : « Tu peux tout faire dans mon royaume, tout faire dans mes palais, mais ce que tu ne dois jamais faire, c'est te regarder dans le miroir qui est là-bas. »

— Bien, répondit Kacou Ananzè !

De ce jour-là commença son malheur : « Pourquoi ne pas me mirer dans ce miroir, alors qu'on me donne tout ?... Ce miroir doit être un miroir magique. Ah ! cette Reine veut jouer au plus fin avec moi. Que sont ces façons-là ? »

Et le miroir était là, pareil à tous les autres miroirs.

« Eh bien, s'il est aussi simple d'aspect, c'est que son pouvoir est grand. »

La brise du soir ne cessait de lui chatouiller la plante des pieds, de lui entrer dans le cou, dans les oreilles. Elle lui caressait les vibrisses, les sourcils. Elle lui chatouilla tellement la plante des pieds, que... lui entra tellement dans le cou, les oreilles, que... Kacou Ananzè se dit : « Pourquoi ne pas me mirer dans le miroir ? »

Et il fit cela. Mais aussitôt il se retrouva au bord du fleuve aux rives brûlantes, la ligne à la main, le flotteur immobile.

Et il avait faim ! faim ! Il jetait, rejetait la ligne. Le flotteur plonge. Ananzè ramène la ligne. A l'hameçon pend un petit Silure gros

Ananzè accepte l'invitation

A Constantin

le miroir

le miroir

le miroir

comme le petit doigt d'un nouveau-né. Notre pêcheur, très heureux, délicatement le déferre. Le Silure ne dit rien.

— Tiens ! Tiens ! Voici mon ami le Silure, comment ça va ?

— ...

— Tu ne me reconnais pas ? Ah ! oui, c'est cela... tu aimes faire le bien en cachette... Je vais quand même te prouver ma reconnaissance.

— ...

— Mais c'est moi Araignée, Kacou Ananzè... Araignée de l'autre jour ! Tu ne te souviens plus de notre dernière rencontre ? C'était un matin pareil... Je t'avais sorti du fleuve et tu me disais... Comment disais-tu ? Ah !... oui... « Epargne-moi... Crois-moi... Tu seras heureux... Ecoute, tu auras le bonheur... »

— ...

— Faut-il que je te grille ?

— Si tu veux.

— Allons, pour qui me prends-tu ? Grille mon ami. Cela ne se fait jamais ! Veux-tu que je te remette dans l'eau ?

— Si tu veux !

— Me recommandes-tu de remonter sur la douzième branche du fromager ? La dernière fois, sur tes conseils, j'avais grimpé sur la douzième branche et de là, « floup ! » je sautai... oh ! comme j'avais eu peur au début... mais toi, sur la rive, tu me faisais signe, tu m'encourageais dans cet exploit... Veux-tu que nous recommençons ?

— Si tu veux !

— Si je veux ! Mais c'est cela que je veux. Tiens ! regarde, je vais monter. Je monte.

Ce fut vraiment pénible comme montée. Les

grosses épines tels des chevaux de frise s'opposaient à toute avance. Kacou Ananzè saignait. Il atteignit quand même la douzième branche, jouant à la nacelle balancée par la houle. Pris de vertige, Ananzè vint s'écraser sur le sol.

Heureusement, il n'en mourut pas ; ses exploits se seraient arrêtés et nous, hommes, aurions peu de choses à nous raconter les soirs...

Et comme tous les mensonges, c'est par vous que le mien passe pour aller se jeter à la mer... pour aller courir le monde...

D'autre si l'on